

L'Argot et La Langue du peuple : procédés lexicaux et fonctions chez V. Hugo (*Les Misérables*) et É. Zola (*L'Assommoir*)

Ghislaine ROLLAND-LOZACHMEUR

Université de Bretagne Occidentale, Brest (France)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines « Victor Segalen »

EA 4249 HCTI

ghislaine.lozachmeur@univ-brest.fr

REZUMAT: Argoul și limba poporului: procedee lexicale și funcții la V. Hugo (*Mizerabili*) și É. Zola (*Gervaise*)

În secolul al XIX-lea, definiția cuvântului „argou”, însemnând mai întâi „domeniul lumii interlope”, se lărgeste pentru a însemna „limbajul verde”. În acel moment, argoul devine interesant pentru literatură, mai ales pentru cea a lui Victor Hugo și a lui Émile Zola, care vor să dea cuvântul poporului: poporului muncitor, poporului de pe stradă. Este important aici să identificăm modalitățile de exprimare și procedeele lingvistice care contribuie la impresia de adevăr: creație lexicală prin derivare și sufixare lexicală, joc de cuvinte, imagini, procesele sintactice. Toate acestea vizează să dea semnale de scriitură populară și să facă din argou un „ornament” pentru romanul realist.

CUVINTE-CHEIE: *argou, lexic, stil, definiție, morfologie, denumire*



ABSTRACT: Argot and Common Tongue: Lexical Processes and Functions in V. Hugo (*Les Misérables*) and E. Zola (*L'Assommoir*)

In the nineteenth century, the word “argot”, which originally meant ‘underworld,’ is given the larger definition of “green tongue”. From then, it becomes of interest for novelists like Victor Hugo Émile Zola who wants to give a voice to the people, might they be on the streets or workers. The focus is here on identifying the way of express oneself, the linguistic processes which contribute to create a feeling of authenticity: lexical creation by deviating and post fixing usual words, puns, images, syntactic processes. All these aim at providing popular writing signals and at making the argot a feature of the realist novel.

KEYWORDS: *argot, lexical, style definition morphology denomination*



RÉSUMÉ

Au XIX^e, le mot argot qui signifie d'abord « domaine de la pègre » voit sa définition s'élargir pour signifier « langue verte ». Il intéresse, alors, la littérature, notamment celle de Victor Hugo ou d'Émile Zola qui veut donner la parole au peuple : peuple ouvrier, peuple de la rue. Il importe ici de cerner les moyens d'expression, et les procédés linguistiques qui contribuent à donner une impression de vérité : création lexicale par dérivation et suffixation, jeu de mots, images, procédés syntaxiques. Tout cela vise à donner des signaux d'écriture populaire et à faire de l'argot un « ornement » pour le roman réaliste.

MOTS-CLEFS : *argot, lexique, style, définition, morphologie, dénomination*



« N'eille pas peur ! ils ne peuvent pas entrer. Et puis je suis là !
Tiens, prends ma main. Tais-toi et *pionce* ! »
Victor Hugo, *Les Misérables*, page 294

« Un *môme* comme *mézig* est un *orgue*,
et des *orgues* comme *vousailles* sont des *mômes* »
Victor Hugo, *Les Misérables*, page 309



'ARGOT, LANGUE VERTE, est considéré généralement, davantage comme un usage social qu'une véritable langue. C'est cet aspect que retiennent Dominique Maingueneau et Patrick Charaudeau dans leur définition : « *La plupart des dictionnaires de langue donnent comme première attestation 1628 avec un 1^{er} sens : « corporation, confrérie des gueux, des mendiants ». De cette origine découle le fait que ce terme a souvent été associé à des groupes sociaux plus ou moins marginaux : argot des malfrats, langue verte des prisonniers. »*

Le mot signifie donc d'abord « domaine, royaume de la pègre ». Au XIX^e, la définition s'élargit pour inclure d'autres usages. Dès lors, il intéresse la littérature qui se préoccupe de donner la parole au peuple : peuple ouvrier, peuple de la rue, tel que des auteurs comme Victor Hugo ou Emile Zola nous le livrent. De fait pour en saisir tous les moyens d'expression, il est nécessaire de cerner les procédés linguistiques qui sont mis en œuvre et qui contribuent à donner cette impression de vérité.

Nous nous intéresserons tout particulièrement aux discours des personnages populaires mis en scène dans les *Misérables* de Victor Hugo et *L'Assommoir* d'Émile Zola., en repartant des définitions de l'argot et de l'exposé théorique qu'en fait Hugo, pour en dégager la fonction et isoler les procédés linguistiques utilisés pour créer l'effet de langue verte.

1. L'argot dans la langue française

1.1. Approche d'une définition

Dans la plupart des ouvrages abordant le problème de l'argot, on retrouve le sens initial de « l'ensemble des gueux, des bohémiens, mendiants professionnels et des voleurs » (TLF), au sens de « Milieu, pègre ». C'est le sens qu'utilise Victor Hugo au chapitre 3 « Besos para golpes » de *Notre Dame de Paris*, dans sa description de la procession du Paris des marauds :

Puis c'était le royaume d'argot : c'est-à-dire tous les voleurs de France, échelonnés par ordre de dignité ; les moindres passant les premiers. Ainsi défilaient quatre par quatre, avec les divers insignes de leurs grades dans cette étrange faculté, la plupart des éclopés, ceux-ci boiteux, ceux-là manchots, les courtauds de boutanche, les coquillarts, les hubins, les sabouleurs, les calots, les francs-mitoux, les polissons, les piêtres, les capons, les malingreux, les rifodés, les marcandiers, les narquois, les orphelins, les archisuppôts, les cagoux ; dénombrement à fatiguer Homère. Au centre du conclave des cagoux et des archisuppôts, on avait peine à distinguer le roi de l'argot, le grand coësre, accroupi dans une charrette traînée par deux grands chiens. Après le royaume des argotiers venait l'empire de Galilée.

(1972 : 84)

Hugo donne le synonyme de « voleurs » au mot « argot » dans des groupes nominaux : royaume d'argot (« le royaume des voleurs »), et roi de l'argot (« le roi des voleurs »). Par suffixation, il en fait un dérivé : « argotiers » pour « homme appartenant au royaume d'argot ». Dans un contexte de mendicité, et parce que cet usage de la langue parlée populaire est considéré comme étant propre aux malfaiteurs, coupeurs de bourses, mendiants, truands, Pierre Guiraud, grand spécialiste de l'argot, explique ainsi l'origine du mot : « le mendiant est celui qui frappe aux portes et son nom viendrait de l'ancien verbe « hargoter » (secouer), de la famille du latin *argutus*, « piquant, pointu ». » (Rey, 2004)

Par métonymie, le mot « argot » a pris ensuite le sens de « langage secret de malfaiteurs ou plutôt un registre langagier spécial, caractérisé surtout par un lexique, et qui sert de moyen de reconnaissance ainsi que de code secret » (*Ibidem*). Bien répandu par le succès que lui valent les auteurs du XIX^e siècle dont Honoré de Balzac, Victor Hugo et Eugène Sue, le mot passe du milieu des malfaiteurs, par affaiblissement, « à une valeur très inexacte pour le linguiste, mais courante, de « langage familier et incorrect ; vocabulaire non accepté par les défenseurs du bon français. » (*Ibidem*) Avec l'éclairage de la Révolution de 1789, on y reconnaît la langue du peuple. On peut penser également au

style poissard, dans un moment où l'on s'intéresse « *au savoir bien parler dans l'espace public* » (Abbé Féraud, *Dictionnaire critique*, 1787-1788).

Georges Mounin (1974), lui, souligne les deux pôles de ce champ sémantique : langue codée des voleurs (sens initial) et langue spécifique d'un groupe social (sens étendu) :

Ce terme dans l'usage commun, peut désigner aussi bien des formes relâchées, familières, vulgaires, grossières, etc., d'une langue donnée, a en linguistique un sens plus technique : il désigne exclusivement une forme de langue dont le lexique spécifique est lié à un groupe social, soit parce que le groupe a une vie fermée (l'argot de polytechnique), soit parce qu'il a élaboré une langue secrète qui le protège (l'argot des malfaiteurs, l'argot des maqui-gnons).

C'est aussi le sens que nous livre le *Dictionnaire de linguistique* de Jean Du-bois *et al.* (1994) :

L'argot est un dialecte social réduit au lexique, de caractère parasite (dans la mesure où il ne fait que doubler, avec des valeurs affectives différentes, un vocabulaire existant), employé dans une couche déterminée de la société qui se veut en opposition avec les autres ; il a pour but de n'être compris que des initiés ou de marquer l'appartenance à un certain groupe. L'argot proprement dit a d'abord été celui des malfaiteurs. Il s'est développé d'autres argots dans certaines professions ou dans certains groupes. Certaines professions tendent à doubler les termes techniques de termes argotiques.

Plus près de nous, le *Dictionnaire de lexicologie* relève l'extension du mot et insiste particulièrement sur cette évolution sémantique récente par des expressions comme « *il n'est pas rare que des usagers actuels* », « *considèrent aussi* » :

À l'origine, le mot *argot* désignait le langage particulier des malfaiteurs, conçu dans un but cryptologique, c'est-à-dire pour empêcher les non-initiés de le comprendre. Il n'est pas rare que des usagers actuels utilisent le mot *argot* dans un sens étendu et considèrent aussi comme « de l'argot » les éléments appartenant aux niveaux de langue populaire et vulgaire de la langue commune. Par ailleurs, ce mot est également utilisé pour désigner tout langage spécifique d'un groupe social ou professionnel : l'argot des prisons, l'argot militaire, l'argot des lycéens, ...chacun ne se distinguant que par des éléments du lexique. Dans ce dernier cas le mot est pris dans le sens de sociolecte.

(Tournier & Tournier, 2009)

Avec Ducrot et Todorov (1972), l'idée de connotation asociale introduit une nuance importante pour notre analyse, l'idée qu'il s'agirait, avant tout, de la langue d'un groupe qui se situe en retrait de la société. C'est un sème que récupère largement Victor Hugo dans son chapitre des *Misérables* sur l'argot pour en faire la langue de la misère :

L'argot peut être considéré comme un cas particulier de jargon : c'est un jargon qui se présente lui-même comme signe d'une situation sociale – non seulement particulière – mais marginale (en terme hjelmsleviens le recours à l'argot entraîne une connotation « asociale »). NB. Le sens donné ici au mot « argot » est différent de l'emploi fait du terme pour désigner le parler d'une classe sociale jugée inférieure.

Cela dit, il s'agit surtout de procédés de maquillage essentiellement oraux qui n'en font pas une langue à part entière qui serait un code unique contrôlé par une antisociété policée d'argotiers avec leur chef, le Grand Coësre.

1.2. *La création argotique*

Tous ces auteurs décrivent les méthodes de formation linguistique de l'argot. Par exemple, le dictionnaire de Jean Dubois met l'accent sur les procédés de créations argotiques utilisés :

Tous ces argots ont en commun entre eux et parfois avec la langue populaire un certain nombre de procédés de formation (troncation, suffixation parasitaire, interversion de sons ou de syllabes). Enfin pour renouveler le stock des bases lexicales, les argots utilisent volontiers l'image, la substitution de synonymes partiels et les emprunts aux dialectes, ou bien, en donnant souvent aux termes une valeur péjorative, aux langues étrangères (ou valeur méliorative).

(*op.cit.*)

On retrouve là les procédés morphologiques de création du français standard : la dérivation morphologique, la troncation, l'affixation, les emprunts, les procédés rhétoriques : la métaphore, la métonymie, l'euphémisation, l'hyperbole.

Le *Dictionnaire de lexicologie* évoque aussi les domaines de l'argot : « *Les champs lexicaux les plus riches de l'argot sont : le corps humain, ses fonctions et ses dysfonctionnements, les différentes formes de délinquance et de criminalité et leur sanction pénale, la Police et la justice (les mêmes champs lexicaux où s'illustre le phénomène de l'euphémisme).* » (Tournier & Tournier, *op.cit.*)

Plus récemment, Charaudeau et Maingueneau (2002) élargissent ces acceptions en introduisant l'argot des jeunes :

La plupart des dictionnaires de langue donnent comme première attestation 1628 avec un premier sens : « corporation, confrérie des gueux, des mendiants ». De cette origine découle le fait que ce terme a souvent été associé à des groupes sociaux plus ou moins marginaux : argot des malfrats, langue verte des prisonniers. Le terme a connu un élargissement de son acception. On parle désormais d'« argot des jeunes », ou d'« argot de métiers ». »

Années 1980 : un parler spécifique aux jeunes défavorisés est attesté. On parle de « *français des banlieues, des cités, des quartiers* » dans la presse. Les caractéristiques du français des jeunes ne sont pas que lexicales, mais aussi phonétiques, mélodiques et syntaxiques. » (*Ibidem*) En ce qui concerne sa fonction, le consensus se fait autour de l'intention codée, cryptique. Mais elle évolue au fil du temps du fait de l'évolution de la société (disparition des bagnes), des groupes sociaux (la délinquance prend d'autres formes), de l'exubérance de la création lexicale en milieu professionnel :

La fonction *cryptique* : longtemps mise en avant est remise en cause au profit de la fonction *ludique* et *identitaire*. Enquêtes sur les représentations des locuteurs et études récentes = les argots sont des marqueurs de cohésion de groupe, groupe d'âge, groupe social, groupe professionnel.

On ne parle pas de « code secret » comme les langages d'initiation mais l'usage des argots conduit à des démarcations au sein d'une communauté linguistique entre ceux qui parlent argot, « nous » et ceux qui ne le font pas, « eux ». Exemple : le cas des surnoms en milieu professionnel qui illustre cette propriété : l'encadrement est souvent renommé mais les appellations argotiques ne peuvent fonctionner qu'au sein d'un groupe de subordonnés et ne peuvent pas être utilisées dans la communication entre les groupes. »

(*Ibidem*)

Les auteurs soulignent que l'activité de renomination porte sur l'ensemble de l'environnement du travail : les personnes dans un service, les activités productives, les objets de l'activité.

2. La Théorie philosophique de l'usage de l'argot dans *Les Misérables* de Victor Hugo

2.1. Le chapitre VII : l'Argot

Victor Hugo consacre le chapitre 7 de la quatrième partie des *Misérables* à l'argot. Il se subdivise en quatre paragraphes : « origine », « racines », « argot qui pleure » et « argot qui rit, les deux devoirs : veiller et espérer. »

Le premier paragraphe rattache l'argot au peuple des « ténébreux » en présentant les arguments qui l'ont porté à l'introduire dans ses romans et notamment le *Dernier jour d'un condamné*. Dans le deuxième paragraphe il explore les pistes de la création argotique. Le troisième paragraphe est un hymne à la Révolution qui a « créé l'homme une seconde fois » et qui a donné « une gaîté diabolique et énigmatique » à un argot qui ployait sous le sentiment de tristesse et d'impuissance : « *l'épouvantail n'épouvante plus. Les oiseaux prennent des familiarités avec le mannequin, les stercoraires s'y posent.* » (Hugo, 2012 : 336) Dans le quatrième paragraphe il alerte contre le danger social lié à la misère du peuple, prône le progrès : « *Sous la mortalité sociale on sent l'impérissabilité humaine. Pour avoir çà et là ces plaies, les cratères, et ces dartres, les solfatares, pour un volcan qui aboutit et jette son pus, le globe ne meurt pas. Des maladies de peuple ne tuent pas l'homme.* » (Ibidem : 340)

Il craint que l'idéal d'humanité ne soit menacé et encourage donc « l'auscultation » :

Sombre face-à-face des égoïstes et des misérables. Chez les égoïstes, les préjugés, les ténèbres de l'éducation riche, l'appétit croissant par l'enivrement, un étourdissement de prospérité qui assourdit, la crainte de souffrir qui, dans quelques-uns, va jusqu'à l'aversion des souffrants, une satisfaction implacable, le moi si enflé qu'il ferme l'âme ; chez les misérables, la convoitise, l'envie, la haine de voir les autres jouir, les profondes secousses de la bête humaine vers les assouissements, les cœurs pleins de brume, la tristesse, le besoin, la fatalité, l'ignorance impure et simple.

2.2. *L'entrée de l'argot dans la langue littéraire*

Victor Hugo, pour qui l'argot « *c'est tout à la fois la nation et l'idiome* » justifie dans ces pages la présence de « *l'excroissance hideuse* ». Il répond ainsi aux réactions critiques qu'a suscitées l'introduction dans *Dernier jour d'un condamné* de cette langue entée sur la langue générale. Il revendique d'avoir voulu faire parler un voleur en argot : « *Lorsqu'il s'agit de sonder une plaie, un gouffre ou une société, depuis quand est-ce un tort de descendre trop avant, d'aller au fond ? [...] Ne pas tout explorer, ne pas tout étudier, s'arrêter en chemin, pourquoi ?* » Il reconnaît la difficulté de la tâche :

Certes, aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence, fouiller dans ces vagues épaisses, poursuivre, saisir et jeter tout palpitant sur la pavé cet idiome abject qui ruisselle de fange ainsi tiré au jour, ce vocabulaire pustuleux dont chaque mot semble un anneau immonde d'un monstre de la vase et des ténèbres, ce n'est ni une tâche atterayante ni une tâche aisée. Rien n'est plus lugubre que de contempler ainsi à nu, à la lumière de la pensée, le fourmillement effroyable de l'argot. Il

semble en effet que ce soit une sorte d'horrible bête faite pour la nuit qu'on vient d'arracher de son cloaque. On croit voir une affreuse broussaille vivante et hérissée qui tressaille, se meut, s'agite, redemande l'ombre, menace et regarde.

(*Ibidem* : 314)

Dans ce chapitre, il nous livre, donc, quelques définitions de l'argot : « *Il faut bien le dire à ceux qui l'ignorent, l'argot est tout ensemble un phénomène littéraire et un résultat social. Qu'est-ce que l'argot proprement dit ? L'argot est la langue de la misère.* »

Il considère de ce fait que les autres acceptions de l'argot, dans les métiers et les professions, sont une extension qui n'est pas justifiée. Lui-même la réfute :

Quant à nous, nous conservons à ce mot sa vieille acception précise, circonscrite et déterminée, et nous restreignons l'argot à l'argot. L'argot véritable, l'argot par excellence, si ces deux mots peuvent s'accoupler, l'immémorial argot qui était un royaume, n'est autre chose, nous le répétons, que la langue laide, inquiète, sournoise, traître, venimeuse, cruelle, louche, vile, profonde, fatale, de la misère. Il y a, à l'extrémité de tous les abaissements et de toutes les infortunes, une dernière misère qui se révolte et qui se décide à entrer en lutte contre l'ensemble des faits heureux et des droits régnants ; lutte affreuse où, tantôt rusée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, elle attaque l'ordre social à coups d'épingle par le vice et à coup de massue par le crime. Pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot.

(*Ibidem* : 317)

Il en décrit les procédés et relève combien cet argot est éloigné de la langue commune respectueuse de la norme et institutionnalisée, combien elle caractérise les groupes sociaux marginalisés :

L'argot n'est autre chose qu'un vestiaire où la langue ayant quelque mauvaise action à faire, se déguise. Elle s'y revêt de mots masques et de métaphores haillons. De la sorte elle devient horrible. On a peine à la reconnaître. Est-ce bien la langue française, la grande langue humaine ? La voilà prête à entrer en scène et à donner au crime la réplique, et propre à tous les emplois du répertoire du mal. Elle ne marche plus, elle clopine ; elle boite sur la béquille de la Cour des miracles, béquille métamorphosable en massue ; elle se nomme truanderie ; tous les spectres, ses habilleurs, l'ont grimée ; elle se traîne et se dresse, double allure du reptile. Elle est apte à tous les rôles désormais, faite louche par le faussaire, vert-de-grisée par l'empoisonneur, charbonnée de la suie de l'incendiaire ; et le meurtrier lui met son rouge.

Victor Hugo délimite ainsi son domaine : le monde sournois du mal, des truands, des criminels, meurtriers, incendiaires, empoisonneurs. L'argot use bien de mots qui dissimulent, sous un masque, leur sens aux non-initiés et a recours à des images prosaïques pour travestir la réalité. C'est la langue française mais recouverte d'un voile infâme, hideux, que l'auteur justifie par la noirceur de la misère.

C'est parce que l'homme est plongé dans l'obscurité qu'il a recours à cette langue monstrueuse : « *Epouvantable langue crapaude qui va vient, sautèle, rampe, bave, et se meut monstrueusement dans cette immense brume grise faite de pluie, de nuit, de faim, de vice, de mensonge, d'injustice, de nudité, d'asphyxie et d'hiver, plein midi des misérables.* » (*Ibidem* : 320).

L'homme social implore la compassion pour les ténébreux et répertorie, pour convaincre son lecteur, les petits tracas que subit l'homme heureux : « *Quant aux autres hommes, la nuit stagnante est sur eux.* » (*Ibidem* : 321)

Seul remède à ce mal rampant : la culture. Il nous délivre le message d'un immense espoir social : « *Diminuer le nombre des ténébreux, augmenter le nombre des lumineux, voilà le but. C'est pourquoi nous crions : enseignement ! science ! Apprendre à lire, c'est allumer du feu ; toute syllabe épelée étincelle.* » (*Ibidem*)

Dès lors, on comprend que faire parler le peuple en argot, « *l'argot c'est la langue des ténébreux* », c'est le faire témoigner sur sa misère sociale et morale et contribuer à ouvrir la lutte pour la culture du peuple et le droit à « l'instruction », combat de la troisième République.

2.3. *L'argot est une langue*

Comme nous l'avons vu précédemment, l'argot utilise les ressources de la création lexicale bien connues. Victor Hugo en fait état : « *L'argot, qu'on y consente ou non, a sa syntaxe et sa poésie. C'est une langue. Si, à la difformité de certains vocables, on reconnaît qu'elle a été mâchée par Mandrin, à la splendeur de certaines métonymies, on sent que Villon l'a parlée.* » (*Ibidem* : 322)

Victor Hugo diagnostique les symptômes de sa gestation dans la fange sociale :

C'est toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a des racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect.

(*Ibidem*)

Hugo y voit un labeur collectif qui dépasse le cadre de la nation :

Formation profonde et bizarre. Edifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux.

(*Ibidem* : 323)

Il voit des racines de cet argot dans l'esprit de l'homme, par la création directe des mots : « *L'argot pullule de mots de ce genre, mots immédiats, créés de toute pièce on ne sait où ni par qui, sans étymologies, sans analogies, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois hideux, qui ont une singulière puissance d'expression et qui vivent.* » (*Ibidem* : 324)

Le deuxième ressort est la métaphore : « *Le propre d'une langue qui veut tout dire et tout cacher, c'est d'abonder en figures. La métaphore est une énigme où se réfugie le voleur qui complotte un coup, le prisonnier qui combine une évasion.* » (*Ibidem*)

Le troisième ressort que retient Victor Hugo est l'expédient : « *Parfois, avec les mots usuels ainsi déformés, et compliqués de mots d'argot pur, il compose des locutions pittoresques où l'on sent le mélange des deux éléments précédents, la création directe et la métaphore.* » (*Ibidem* : 325)

3. La langue verte dans le roman du XIX^e : la langue du peuple de Hugo à Zola

Dans les *Misérables* (1862), roman de Victor Hugo, il est un personnage qui porte magnifiquement cette langue verte : c'est Gavroche, l'enfant de la rue, au grand cœur qui représente la solidarité sociale et qui survit dans un monde hostile pour les faibles, en aidant plus faibles que lui. Il échange en langue argotique avec d'autres personnages comme Brujon.

Un autre roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1831), nous fait entrer dans le monde de la misère sociale et découvrir ses codes et sa langue : la langue de la « cour des miracles ». Mais Victor Hugo n'est pas le seul à donner la parole au peuple de Paris.

Zola, également, dans *l'Assommoir* (1877), fait vivre les rues de Paris avec les jurons des femmes et l'argot des ouvriers, celui de Coupeau notamment ; romans qui ouvrent à l'exploration des procédés linguistiques mis en œuvre pour créer l'impression de « langue verte ».

3.1. Le Lexique : élaboration formelle par création ou modification de mots

La langue verte déforme, déstructure, découpe, mélange le lexique standard. Les quelques extraits (1 à 60, en annexe) que nous restituons, ici, montrent comment des mots du lexique argotiques sont injectés dans des

constructions de phrases qui hésitent entre la langue familière et la langue parlée, sans être toutefois agrammaticales. Le sens est accessible souvent sans problème grâce au contexte. Dans d'autres cas, le décryptage est inaccessible. Le caractère argotique tient, en fait à l'utilisation de mots propres au monde de la rue et de la misère sociale, et donc soumis à un codage. Seuls ceux qui pratiquent l'argot peuvent en percevoir le sens exact.

a) L'argot crée des mots, éloignés morphologiquement du terme standard, comme ceux que nous relevons dans nos extraits, appuyés sur des traductions de Argoji.

Ils se répartissent dans plusieurs champs sémantiques :

Le lexique du corps : *nichon* (néné, nénai, sein), *moutardier* (derrière), *braquemard* (le membre viril, – par allusion à l'épée courte et large dont on se servait au moyen-âge : c'est avec le braquemard, en effet, qu'on blesse les femmes au ventre. Braquemarder : Baiser une femme avec énergie et conviction.), *tignasse* (Chevelure en désordre), *patoche* (grosse main), *tronche* (visage), *abattis* (membres en général), *quiqui* (cou),

Le lexique des verbes de comportements et d'activités physiques liés au corps : *faire la culbute* (doubler un bénéfice – culbutter une femme : En jouir, parce que, pour en arriver là, il faut la renverser sur le dos.), *prendre une femme* (Prendre le cul d'une femme : Lui pincer les fesses ; lui introduire le doigt entre les fesses ; et par-dessous ses vêtements, soit dans le con, soit dans le cul.), *tortillée* (de *tortiller* : Déterminer une mort prompte, Scander sa démarche, se déhancher en marchant, tortiller des fesses.), *chiffonner* (Taquiner amoureusement une femme, la pincer amoureusement), *licher* (boire), *morfilez* (manger), *riffauder le bocard* (brûler le bordel) *schloffer un brin* (dormir), *pioncer* (dormir), *décaniller* (se lever de sa chaise, partir), *schlinguer* (sentir mauvais), *goupiner* (travailler, voler), *ceintre* (ceinturer), *turlupiner* (Agacer, ennuyer, taquiner quelqu'un par paroles : – badiner, chatouiller, patiner ou peloter quelqu'un (gestes et attouchements réciproques) – afin de baiser ou d'être baisée.), *désosser* (Tomber sur quelqu'un à grands coups de poing.), *escoffier* (Blesser ou tuer quelqu'un. Se dit également au point de vue moral), *claqué* (de claquer : Mourir. Terme figuré. Ce qui claque, dans le sens ordinaire, est hors de service), *ficher* (donner, flanquer, faire), *foutre* (se moquer – foutre la paix : laisser tranquille), *carapater* (fuir, se sauver, se cacher).

Les dénominations de catégories sociales : *les cognes* (policiers), *grivier* (soldat), *rabouin* (diable), *cheulards* (ivrogne, gourmand), *de trognon* (petite femme), *neurs* (de noneurs, complices de voleur), *birbe* (vieillard), *traînée*

(Fille publique qui *traîne* partout à la recherche de clients. *Traînée* est un gros terme de mépris employé par le peuple vis-à-vis d'une femme. *Traînée* : synonyme de *rouleuse*), *punaise* (Femme de mauvaise vie), *rupin* (Riche ; élégant, comme il faut), *roussin* (Mouchard, espion, agent de police), *greluchon* (entre l'amant de cœur et le monsieur-jeune niais oisif ne s'occupant que de toilette et de plaisir), *fourbis* (petite filouterie, peccadille, maraudage), *tas de gouapes* (vagabond, fainéant, débauché, filou), *cadet* (derrière, Individu. – Pris souvent en mauvaise part.), *Jobard* (niais, bête).

Le lexique des qualités morales : *mufe* (mal élevé, grossier personnage, de mufler : le peuple prononce « mufe »), *serin* (naïf), *mariol* (malin), *bougre* (pris en mauvaise part, pédéraste)

Le lexique des qualités physiques : *bougre de chenillon* (fille laide, avorton)

Le lexique des vêtements : *pelure* (habit, redingotte)

Le lexique événementiel et environnemental : *sorgue* (nuit), *lansquine* (pleuvoir), *riffe* (pluie), *crampe* (évasion), *riffaude* le *bocard* (brûler le bordel), *la piolle* (maison), *broque* (liard, sou).

Le lexique grammatical, pronoms, interjections : *fichtre*, *vousaille* (vous), sacre-dieu, nom de Dieu, hein ?, (59) Ah ! ça ! (6) Ah ! le sale *mufe*, ah ! (36).

Les jurons abondent ainsi que les interjections assorties d'exclamation.

Ces quelques exemples mettent bien en évidence le caractère codé de l'argot. Il est difficile de saisir le sens de ces mots sans être initié.

b) Il construit également des dérivés ou resuffixe des mots existants, avec des suffixes populaires et très libres : en -ard, -asse, -oque, -ax, -ouille, -chon, -aille, -iche. Ici nous relevons par exemple : *moutards*, *momignards*, *cheulards*, *momacques*, *icicaille*, *vousaille*, *mézig*, *icigo*, *patoche*, *nichon*, *trognon*.

c) Il déforme les mots existants – troncation par apocope ou aphérèse, ou redoublement : *mamselle*, *angliche*, *keksekça*, *kekçaa*, en *v'là des punaises*, *quiqui*.

d) Il joue sur le sens de mots existants : *merlan* (pour cet individu), *désabonner* (pour renoncer à croire en Dieu), *auteurs* (pour parents), *tapissier* (pour aubergiste), *crampe* (pour évasion), *couloir* (pour œsophage), *orgue* (pour homme), *promontoire* (pour nez), *tâter* (pour essayer), *bourgeoise* (pour

épouse, avec le déterminant possessif *sa*), *matou* (Le mâle de la femme, cette chatte amoureuse), *fouille-au-pot* (marmiton, débauché qui aime à palper les femmes), *tante* (pédéraste), *coudre son affaire* (de affaire : membre viril ou con de la femme).

e) Il utilise des expressions imagées – métaphores ou métonymies :

Colle-toi ça dans le fusil (se mettre quelque chose dans le fusil, manger), *collés comme une paire de soles* (serrés l'un contre l'autre, de se coller : S'unir charnellement, au moyen de la « moiteuse colle » que vous savez. – Cette expression, qui s'applique spécialement aux chiens, lesquels, après le coït, se trouvent soudés mutuellement, cul à cul, à la grand-joie des polissons et au grand scandale des bégueules, cette expression est passée dans le langage courant moderne pour désigner l'union illicite d'un homme et d'une femme. Que de gens croyaient ne s'être rencontrés que pour se quitter, qui sont restés collés toute leur vie !), *Mouche ton promontoire* (mouche ton nez), *avec tes yeux en coulisse* (Regarder une femme amoureusement comme pour lui dire : Veux-tu ?), *ce léger arrosage sur leurs abattis* (la pluie qui mouille leurs membres), *elle n'en verra pas moins la lune par le même trou que les autres* (montrer son cul ; Voir la lune : quand une femme a vu cet astre, sa fleur d'oranger n'existe plus.), *pour baver leur eau sucrée* (Bavarder, bredouiller, s'embrouiller dans ses discours), *faire des queues tous les jours* (Faire une infidélité à sa femme ou à sa maîtresse est lui faire une queue.), qu'on te voit tous les *cerceaux* (on te voit les côtes), *se tirer les pattes* (s'en aller, se tirer les paturons).

Ces métaphores sont très courantes dans la langue argotique car le signifiant substitué à un mot banal prend une très forte connotation : ici *fusil* à la place de *gorge* ou *cerceaux* à la place de *côtes*. La clé est à trouver par le destinataire. Quelquefois les métaphores s'enchaînent comme dans « ce léger arrosage sur leurs abattis » où le lecteur, à qui manque la dénotation, a du mal à deviner la pluie qui mouille les personnages.

Tous ces procédés lexicaux visent à obtenir un effet d'insolite par les voies les plus diverses.

3.2. *Les procédés syntaxiques*

Le caractère argotique des textes est porté essentiellement par le lexique. Cependant, les tournures syntaxiques qui correspondent à des caractéristiques de la langue parlée familière, appuient ces procédés lexicaux de façon très systématique. Nous en citons quelques exemples et renvoyons aux extraits numérotés en annexe.

a) interrogations avec montée du ton :

Monsieur se plaint ?, Qu'est-ce que tu nous *bonis* là ? (24) C'est encore pour te faire des *nichons* dans ton corsage avec des boules de papier, comme l'autre dimanche ?(45)

b) utilisation relâchée de « ça » en place de « cela » : (19-37-40-42-45)
« *Pauvre fille. Ça n'a même pas de culotte. Tiens prends toujours ça.* », « Ça te monte le coco »

c) utilisation du « on » très constante : (17-18-20-28-35-42-43)
« *On gobait ça à pleine cuiller* », « *« On ne dit pas la tête, cria Gavroche, on dit la tronche.* »

d) utilisation du datif générique :
« je te le ramasse »

e) écarts formels, barbarismes portant sur les désinences verbales : je vas, n'eille,
« *Je vas coucher ces enfants-là* » (Hugo, 2012 : 278)
« *N'eille pas peur ! ils ne peuvent pas entrer. Et puis je suis là ! Tiens, prends ma main. Tais-toi et ponce !* » (*Ibidem* : 294)
Je vas t'essuyer (55)

f) les structures segmentées, par dislocation à droite et à gauche : *Il croit en Dieu, celui-là* (41), « *Un coup de pied de plus ou de moins, n'est-ce pas ? ça ne compte pas, quand on en reçoit tous les jours.* » (37), « *Ça n'a pas de cœur, ce merlan-là* », *Ça te chatouille, les belles frusques, Je t'en ficherais, des robes blanches !* (45)

g) les tournures orales, populaires
« *comme qui dirait* » (35), « *je monteraï à la tribune et je dirais : Merde !* » (41)

Tout se passe comme si la syntaxe standard était envahie par le vocabulaire argotique ou prétendu tel, de sorte qu'il garde sa fonction cryptique.

3.3. Les domaines et la fonction de l'argot

L'argot entre en action lorsque parlent des personnages du monde de la rue et du monde ouvrier comme Gavroche ou Coupeau et leurs compères, ou des personnages de la Cour des miracles et lorsqu'il est question de femmes, de corps, de vie sexuelle, de politique, d'activités illicites, de brigandage. Ce sont les domaines traditionnels de la satire, de la littérature popu-

laire, héritière des fabliaux du Moyen âge. De fait, le domaine sexuel est probablement plus connu et partagé qu'on ne le pense, jusque dans les classes sociales privilégiées et censément peu enclines à utiliser le langage argotique. Cela peut sembler, pour elles, une façon de « s'encanailler », de pratiquer un léger défoulement ! Comme aujourd'hui, hommes politiques et animateurs de radio ou d'émissions télévisées n'hésitent pas à utiliser la langue relâchée voire argotique pour paraître plus proches de leur auditoire. On aperçoit, d'ailleurs, des mouvements de l'argot vers le vocabulaire commun qui assimile et diffuse quantité de mots.

Ce que vise l'écrivain, c'est disposer dans son texte des indices de vraisemblance sociale, de *signum* social, puisque sa fonction est ici de donner la parole au peuple de la misère, de la rue. L'argot est la marque du comportement de la pègre puis des parlars populaires. Il permet donc de conférer un ton de vérité aux propos tenus par les personnages. Les mots argotiques entrent bien en contradiction avec la société et ses normes ; normes, justement, que marque la langue tenue du narrateur. Ils connotent la volonté d'enfreindre la règle du code courant (intention destructrice à l'égard des valeurs sociales de la « bonne » société) et aussi d'avilir les personnes nommées (« bougre de greluchon », »traînée») : « *L'argot c'est le verbe devenu forçat.* » (*Ibidem* : 330)

Mais cette langue verte du peuple n'en respecte pas moins la syntaxe. Le texte est compréhensible en surface. Ce sont les mots du lexique accumulés qui créent l'impression de langue argotique.

Une autre fonction de cet argot est de marquer un genre littéraire avec un travail de création portant sur un matériau différent. Comme Racine travaille sur une société sublime, noble, parlant une langue noble, sublime, Hugo et Zola travaillent sur la langue de la fange et de la vulgarité. Émergent ainsi des critères propres à ce style et qui sont susceptibles d'être reconnus et identifiés par le lecteur : ce sont des signaux d'écriture populaire. L'argot est devenu un « ornement » presque indispensable au roman réaliste, avant de devenir l'objet d'une véritable création argotique comme chez Céline ou Frédéric Dard.

Conclusion

Ingénierie virevoltante, création désopilante, la langue des ténébreux réchauffe le cœur du peuple et lui donne la conviction de former un groupe soudé. « *Béquille métamorphosable en massue* », langue du combat, l'argot le dote d'une force inouïe : la force de regarder vers la lumière. Porte-parole des miséreux, Victor Hugo fait résonner jusqu'à nous cet accent de vérité, magnifiquement actuel qui hurle comme un avertissement :

Vous aurez beau faire, vous n'anéantirez pas cet éternel reste du cœur de l'homme, l'amour.

Dans ce monde des actions sombres, on se garde le secret. Le secret, c'est la chose de tous. Le secret, pour ces misérables, c'est l'unité qui sert de base à l'union. Rompre le secret, c'est arracher à chaque membre de cette communauté farouche quelque chose de lui-même.

(*Ibidem* : 329)

BIBLIOGRAPHIE

Sources principales

HUGO, V. (2012) [1862]. *Les Misérables*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio Classique ».

HUGO, V. (1972) [1831] *Notre-Dame de Paris*. Paris : Livre de Poche.

ZOLA, E. (1983) [1877] *L'Assommoir*. Paris : Livre de Poche.

Sources secondaires

Argot français classique plus de 24.000 mots d'argot de 1827 à 1907. URL : <http://www.lulu.com/shop/charles-boutler/dictionnaire-dargot-classique/paperback/product->>.

CHARAUDEAU, P. & D. MAINGUENEAU (sous la dir.) (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.

DUBOIS, J. & M. GIACOMO, L. GUESPIN, C. MARCELLESI, J.-B. MARCELLESI, J.-P. MEVEL (1994). *Dictionnaire de linguistique*. Montréal : Larousse.

DUCROT, O. & T. TODOROV (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil, Coll. « Points ».

MOUNIN, G. (1974). *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Presses Universitaires de France, Quadrige Dicospoche.

REY, A. (2004). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert.

TOURNIER, N. & J. TOURNIER (2009). *Dictionnaire de lexicologie française*. Lorrain : Ellipses.

TLF (Trésor de la langue française)

ANNEXE : Extraits des romans étudiés

Les Misérables (Victor Hugo) :

- (1) « Qu'est-ce que vous avez donc, *moutards* ? » (2012 : 272)
- (2) « C'est ça, dit Gavroche. Voilà grand'chose. Est-ce qu'on pleure pour ça ? Sont-ils *serins* donc ! » (*Ibidem*)
- (3) « *Momacques*, venez avec moi. » (*Ibidem*) = enfant
- (4) « Ça n'a pas de cœur, ce *merlan-là*, grommela-t-il. C'est un *angliche*. »
- (5) « Bonjour, *mamselle Omnibus*, lui dit Gavroche. » (*Ibidem*)
- (6) « Ah ça ! s'écria Gavroche, qu'est-ce que cela signifie ? Il repleut ! Bon Dieu, si cela continue, je me *désabonne*. » (*Ibidem* : 273)
- (7) « Il reprit après un silence : - Ah ! nous avons perdu *nos auteurs*. Nous ne savons plus ce que nous en avons fait. Ça ne se doit pas, gamins. C'est bête d'égarer comme ça des gens d'âge. Ah ça ! il faut *licher* pourtant. » (*Ibidem* : 274)
- (8) « *Neurs*, répondit Gavroche. » (*Ibidem*)
- (9) « *Tanflûte*, repartit Gavroche. » (*Ibidem*)
- (10) « Calmons-nous, les *momignards*. Voici de quoi souper pour trois. » (*Ibidem* : 275)
- (11) « ...jeta au boulanger en plein visage cette apostrophe indignée : - *Keksekça* ? » (*Ibidem*)
- (12) « Quand le pain fut coupé, le boulanger encaissa le sou, et Gavroche dit aux deux enfants : - *Morfilez*. » (*Ibidem* : 276)
- (13) « ...il ajouta en lui donnant la plus grosse part : - *Colle-toi ça dans le fusil*. » (*Ibidem*)
- (14) « *Fichtre* ! reprit Gavroche, tu vas donc te *colleter* avec les *cognes* ? » (*Ibidem* : 278)
- (15) « Eh bien oui, dans l'éléphant ! repartit Gavroche. *Kekçaa* ? Ceci est encore un mot de la langue que personne n'écrit et que tout le monde parle. *Kekçaa* signifie : qu'est-ce que cela a ? » (*Ibidem* : 279)
- (16) « *Moutard* ! reprit Gavroche, on ne dit pas un logement, on dit une *piolle*. » (*Ibidem* : 290)
- (17) « On ne dit pas la nuit, on dit la *sorgue*. » (*Ibidem* : 291)
- (18) « On ne dit pas brûler la maison, fit Gavroche, on dit *riffauder* le *bocard*. » (*Ibidem* : 292)
- (19) « Il faut dormir mes jeunes humains. C'est très mauvais de ne pas dormir. Ça vous fait *schlinguer* du *couloir*, ou, comme on dit dans le grand monde, *puer de la gueule*. *Entortillez*-vous bien de la *pelure* ! je vas éteindre. Y êtes-vous ? » (*Ibidem* : 292-293)
- (20) « On ne dit pas la tête, cria Gavroche, on dit la *tronche*. » (*Ibidem* : 293)
- (21) « Quelle bonne *sorgue* pour une *crampe* » (*Ibidem* : 300)

- (22) « Décarrons. Qu'est-ce que nous *maquillons icigo* ? » (*Ibidem* : 305) (Allons-nous-en. Qu'est-ce que nous faisons ici ?)
- (23) « Il *lansquine* à éteindre le *riffe du rabouin*. Et puis les *coqueurs* vont passer, il y a là un *grivoier* qui porte *gaffe*, nous allons nous faire *emballer icicaïlle*. » (*Ibidem* : 306) (Il pleut à éteindre le feu du diable. Et puis les gens de police vont passer. Il y a là un soldat qui fait sentinelle. Nous allons nous faire arrêter ici.)
- (24) « Qu'est-ce que tu nous *bonis* là ? Le *tapissier* n'aura pas pu tirer sa *crampe*. Il ne sait pas le truc, quoi ! *Bouliner sa limace* et *faucher ses empaffes* pour *maquiller une tortouse*, *caler des boulines aux lourdes*, *braser des faffes*, *maquiller des caroubles*, *faucher les durs*, *balancer sa tortouse* dehors, se planquer, se camoufler, il faut être *mariol* ! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas *goupiner* ! » (*Ibidem*) (traduction folio Yves Gohin : « qu'est-ce que tu nous dis là ? L'aubergiste n'a pas pu s'évader. Il ne sait pas le métier, quoi ! Déchirer sa chemise et couper ses draps de lit pour faire une corde, faire des trous aux portes, fabriquer des faux papiers, faire des fausses clefs, couper ses fers, suspendre sa corde dehors, se cacher, se déguiser, il faut être malin ! Le vieux n'aura pas pu, il ne sait pas travailler ! »)
- (25) « Je te *bonis* qu'il est malade ! reprit Brujon. À l'heure qui *toque*, le *tapissier* ne vaut pas une *broque* ! Nous n'y pouvons rien. *Décarrons*. Je crois à tout moment qu'un *cogne me ceintre en pogne* ! » (*Ibidem* : 307)
- (26) « Un *môme* comme *mézig* est un *orgue*, et des *orgues* comme vousailles sont des *mômes*. » (*Ibidem* : 309) (Gavroche)
- (27) « Tu *renifles*, mon ancienne, dit Gavroche. *Mouche ton promontoire*. » (*Ibidem* : 428)
- (28) « Mon pauvre toutou, lui dit-il, tu as donc avalé un tonneau qu'on te voit tous les *cerceaux* ». (*Ibidem*)

Les phrases d'argot sont parfois traduites par le narrateur lui-même. Ainsi, ces propos de Montparnasse à Gavroche :

- (29) « Écoute ce que je te dis, garçon, si j'étais sur la place, avec mon *dogue*, ma *dague* et ma *digue*, et si vous me prodiguez dix gros sous, je ne refuserais pas d'y *goupiner*, mais nous ne sommes pas le mardi gras » (*goupiner* = travailler)

Le narrateur commente pour le lecteur :

- (30) « La phrase amphigourique par laquelle Montparnasse avait averti Gavroche de la présence du sergent de ville ne contenait pas d'autre talisman que l'assonance *dig* répétée cinq ou six fois sous des formes variées. Cette syllabe *dig*, non prononcée isolément, mais artistement mêlée aux mots d'une phrase, veut dire : - *Prenons garde, on ne peut pas parler librement*. - Il y avait en outre dans la phrase de Montparnasse une beauté littéraire qui échappa à gavroche, c'est *mon dogue, ma dague et ma digue*, locution de l'argot du Temple qui signifie, *mon chien, mon couteau et ma femme*, fort usité parmi les pitres et les queues-rouges du grand siècle où Molière écrivait et où Callot dessinait. » (*Ibidem* : 280-281)

Notre-Dame de Paris (Victor Hugo)

- (31) « Musnier, nous *chiffonnerons* ta femme. » (1972 : 16)
- (32) « Tu es entré dans le royaume d'*argot* sans être *argotier*, tu as violé les privilèges de notre ville. Tu dois être puni, à moins que tu ne sois *capon, franc-mitou ou rifodé*, c'est-à-dire, dans l'*argot des honnêtes gens*, voleur, mendiant ou vagabond. » (*Ibidem* : 107)
- (33) « Vous n'ignorez pas pourtant que Noël Lescrivain a été condamné il y a huit jours en dix sols parisis pour avoir porté un *braquemard*. » (*Ibidem* : 122)

L'Assommoir (Émile Zola)

- (34) « Oui, n'est-ce pas ! ma biche, il y a là un *cadet* de notre connaissance. Faut pas me prendre pour un *jobard*... Que je te *pince* à te balader encore, avec *tes yeux en coulisse*. » (1983 : 236)
- (35) « On *gobait ça* à pleine cuiller, en s'amusant. De la vraie gourmandise enfin, *comme qui dirait le plaisir des dames*. » (*Ibidem* : 240)
- (36) « *Nom de Dieu ! c'est trop fort*, murmura-t-il. Ah ! le sale *mufe*, ah ! le sale *mufe*... Non, c'est *trop fort*, ça va finir... » (*Ibidem* : 257)
- (37) « Ça venait d'un coup de pied que lui avait *allongé* Bijard, disait-elle d'une voix douce et monotone. Le ventre a enflé. Sans doute, il lui avait cassé quelque chose à l'intérieur. Mon Dieu ! en trois jours, *elle a été tortillée*... Ah ! il y a, aux galères, des *gredins* qui n'en ont pas tant fait. Mais la justice aurait trop de besogne, si elle s'occupait des *femmes crevées par leurs maris*. Un coup de pied de plus ou de moins, n'est-ce pas ? *ça ne compte pas*, quand on en reçoit tous les jours. D'autant plus que la pauvre femme voulait sauver son homme de l'échafaud et expliquait qu'elle s'était abimé le ventre en tombant sur un baquet... *Elle a hurlé toute la nuit avant de passer*. » (*Ibidem* : 286)
- (38) « Bon ! me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel... J'en vais *tâter* ce matin ; mais si le patron m'embête, *je te le ramasse* et *je te l'assois* sur sa *bourgeoise*, tu sais, *collés comme une paire de soles* ! » (*Ibidem* : 294)
- (39) « Les rues étaient jaunes, une petite pluie tombait ; mais ils avaient déjà trop chaud à l'intérieur pour sentir ce léger arrosage sur leurs abattis. »
- (40) « Ah ! les *cheulards* ! dit-il, dès qu'il les aperçut cachés sous une porte. J'ai senti ça... Hein ? qu'est-ce qu'on mange ? » (*Ibidem* : 297)
- (41) « Je tiens la Chambre. En voilà des *républicains* de quatre sous, ces sacrés *fainéants* de la gauche. Est-ce que le peuple les nomme *pour baver leur eau sucrée* !... Il croit en Dieu, celui-là, et il fait des *mamours* à ces *canailles* de ministres ! Moi, si j'étais nommé, je monterais à la tribune et je dirais : *Merde* ! Oui, pas davantage, c'est mon opinion ! » (*Ibidem* : 299)
- (42) « - ...La comtesse de Brétigny marie sa fille aînée au jeune baron de Valançay, aide de camp de Sa Majesté. Il y a, dans la corbeille, pour plus de trois cent mille francs de dentelle. - Qu'est-ce que ça nous *fiche* ! interrompit Bibi-la-Grillade.

- On ne leur demande pas la couleur de leur chemise... La petite a beau avoir de la dentelle, *elle n'en verra pas moins la lune par le même trou que les autres.* » (*Ibidem* : 300)
- (43) « On s'est *allongé un coup de tampon*, en sortant de chez la mère Baquet. Moi, je n'aime pas les jeux de mains... Vous savez, c'est avec le garçon de la mère Baquet *qu'on a eu des raisons*, par rapport à un litre qu'il voulait nous faire payer deux fois... Alors, j'ai filé, je suis allé *schloffer un brin.* » (*Ibidem* : 303)
- (44) « Qu'est-ce donc que j'ai donc, j'ai du cuivre dans le *coco*... » (*Ibidem* : 334)
- (45) « *Je t'en ficheraï*, des robes blanches ! Hein ? c'est encore pour te faire des *nichons* dans ton corsage avec des boules de papier, comme l'autre dimanche ?... Oui, oui, attends un peu ! Je te vois bien tortiller ton derrière. Ça te chatouille, les belles frusques. Ça te monte le *coco*... Veux-tu *décaniller de là, bougre de chenillon* ! Retire *tes patoches*, colle-moi ça dans un tiroir, ou je te débarbouille avec ! » (*Ibidem* : 361)
- (46) « Encore une roulure pour les boulevards... Elle leur *chiera du poivre*, avant six mois. » (*Ibidem* : 365)
- (47) « Hein ? dit-il, *tu fais la traînée, bougre de trognon* ! Je t'ai entendue danser d'en bas... Allons, avance ! Plus près, *nom de Dieu* ! et en face, je n'ai pas besoin de *renifler ton moutardier*. Est-ce que je te touche, pour *trembler comme un quiqui* ?... Ote-moi mes souliers. » (*Ibidem* : 376)
- (48) « Nom de Dieu ! ils me *trouent la pelure* ! ...Oh ! les sales bêtes !...Tiens bon ! serre tes jupes ! méfie-toi du *salopiaud*, derrière-toi ! ...sacré tonnerre, la voilà *culbutée*, et ces *mufes* qui rigolent ! ...tas de *mufes* ! tas de *fripouilles* ! tas de brigands ! » (*Ibidem* : 383)
- (49) « ...le zingueur reprit, en se tapant sur les cuisses : Hein ! ça te rabote le sifflet ! ...Avale d'une lampée. Chaque tournée retire un écu de six francs de la poche du médecin. » (*Ibidem* : 391)
- (50) « Pardi ! un homme qui lui *fait des queues* tous les jours ! » (*Ibidem* : 403)
- (51) « Mais, pendant un instant, le nez baissé, faisant de la dignité, elle se régala de la conversation des ouvrières. Une d'elles ne pouvait lâcher un mot, le mot le plus innocent, à propos de son ouvrage par exemple, sans qu'aussitôt les autres y entendissent malice ; elles détournaient le mot de son sens, lui donnaient une signification cochonne, mettaient des allusions extraordinaires sous des paroles simples comme celles-ci : « *Ma pince est fendue* », ou bien : « Qui est-ce qui a fouillé dans mon petit pot ? » » (*Ibidem* : 407)
- (52) « Ah ! le *matou* venait pour Nana ! » (*Ibidem* : 408)
- (53) « Sans doute l'enfant, gourmande seulement de la galette et de vacherie dans les rues, aurait encore pu se marier avec une couronne d'oranger sur la tête. Mais, fichtre ! il fallait se presser joliment si l'on voulait la donner à un mari *sans rien de déchiré*, propre et en bon état, *complète* enfin ainsi que les demoiselles qui se respectent. » (*Ibidem* : 413)

- (54) « Il fallait le voir, toujours en pétoche autour d'elle. Une vraie *fouille-au-pot*, qui tâtait sa jupe par-derrière, dans la foule, sans avoir l'air de rien. Et ses jambes ! des cotrets de charbonnier, de vraies allumettes ! Plus de mousse sur le caillou, quatre cheveux frisants à plat dans le cou, si bien qu'elle était toujours tentée de lui demander l'adresse du *merlan* qui lui faisait la raie. Ah ! quel vieux *birbe* ! il était rien *folichon* ! » (*Ibidem* : 414)
- (55) « Apprends un peu, bougre de *greluchon*, que la blouse est le plus beau vêtement, oui ! le vêtement du travail ! ...*Je vas t'essuyer*, moi, si tu veux, avec une paire de claques... A-t-on jamais vu des *tantes* pareilles qui insultent l'ouvrier. » (*Ibidem* : 429)
- (56) « Nana avait un chic pour *se tirer les pattes* ! Ah bien ! si les Coupeau voulaient la garder maintenant, ils n'avaient plus qu'à lui *coudre son affaire* et à la mettre en cage ! » (*Ibidem* : 432)
- (57) « Encore des *fourbis*, tout ça ! ...Je me méfiais... Silence, tas de *gouapes* ! Oui, vous vous *fichez* de moi. C'est pour me *turlupiner* que vous buvez et que vous braillez là-dedans avec vos *traînées*. Je vas vous démolir, moi, dans votre *chalet* ! ...Nom de Dieu ! voulez-vous me *foutre la paix* ! » (*Ibidem* : 480)
- (58) « En v'là des *punaises* ! ...Rappliquez un peu par ici, que je vous *désosse* ! ...Ah ! ils veulent *m'escoffier*, ah ! les *punaises* ! ...Je suis plus *rupin* que vous tous ! *Décarez, nom de Dieu* ! » (*Ibidem* : 488)
- (59) « Il y a la grande Clémence, avec sa *tignasse* pleine de plumes. Ah ! *sacrédié* ! elle *fait la culbute*, elle montre *tout ce qu'elle a* ! ...Dis donc ma biche, faut nous *carapater*... Eh ! *bougres de roussins*, voulez-vous bien *ne pas la prendre* ! ...Ne tirez pas, tonnerre ! ne tirez pas... » (*Ibidem* : 489)
- (60) « « Il est *claqué* », dit-elle en poussant la porte, tranquillement, la mine éreintée et abêtie. » (*Ibidem* : 493)

